

...Lexique des termes musicaux...

Claves : Instrument de percussion comprenant deux cylindres de bois qui sont frappés l'un contre l'autre.

Clavicorde : Instrument à cordes frappées par des lamelles métalliques. Apparu au Moyen-Âge, il est spécialement réservé à la musique d'intimité. Il produit un son si doux que l'on ne l'entend pas à plus d'un mètre. Sa facture permettait un jeu très expressif. Il est considéré comme l'ancêtre du piano.

Clavier : Ce mot désigne au départ l'ensemble des touches qui, répondant à la pression des doigts, font fonctionner un mécanisme producteur de son. Les trois instruments à clavier les plus répandus sont le clavecin, le piano et l'orgue ; on désigne souvent un de ces instruments par ce terme.

Clef : 1) Les indications de solfège pour désigner la position, des notes sur une portée. La clé d'ut première indique, par exemple, que la note ut se situe sur la première ligne, les autres notes trouvant ainsi leur place logique. En solfège, on enseigne sept clés.

2) Terme désignant les éléments en métal qui dans les instruments à vent, ont pour rôle de déboucher les trous auxquels les doigts n'ont pas accès.

Cloches : Instruments employés de tous temps dans toutes les cultures du monde comme signal sonore, tant pour la pratique religieuse que pour des fonctions domestiques. Certains compositeurs s'en sont cependant servis comme instruments de musique (Berlioz dans la symphonie fantastique), et beaucoup ont voulu imiter leur son avec d'autres instruments (Moussorgski dans la Grande porte de Kiev).

Cluster : ensemble d'au moins trois notes à intervalles rapprochés produit en frappant le clavier avec la main ou le coude. Technique particulière à notre siècle.

Cobla : Orchestre traditionnel catalan composé de quelques instruments à vent, d'une contrebasse, d'un flabiol et d'un tambourin.

Coda : Mot italien signifiant « queue ». En musique, il désigne une section située à la fin d'un mouvement, en guise d'épilogue. Il reprend généralement le premier thème pour donner plus de poids à la cadence finale.

Col legno : Signifie « avec le bois », en italien. Pour les instruments avec archets, indique qu'il faut jouer en frappant les cordes avec le bois de l'archet pour produire un son sec.

Colophane : Matière résineuse que l'on obtient en distillant la térébenthine et dont on enduit les cordes de l'archet.

...Ephéméride du bicentenaire...

- Septembre : Les anglais tentent d'envahir l'Isle Bonaparte (La Réunion)
- 17 septembre 1809 : Paix de Fredrikshamm ; la Suède reconnaît l'annexion de la Finlande et des îles Åland par la Russie.
- 27 septembre 1809 : Bataille de Buçao. Victoire des anglo-portugais
- Fin septembre : Devant le refus de capitulation des habitants de l'Isle Bonaparte, les anglais se retirent.
- 14 octobre 1809 : Paix de Schoenbrunn (Traité de Vienne)

.....Carte postale ancienne.....



Rédacteur en chef Campagne
 Comité de rédaction, Comité de relecture,
 Recherches historiques, Photothèque, Mise en page,
 Responsable de publication : Campagne
 Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C°
 Cernay

La Gazette N°66

*Le magazine bimestriel de
 La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
 Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
 et cantinière de l'Empire (1810)*
<http://www.bgha.org> info@bgha.org

METEO

C'est déjà l'automne mais il sera magnifique. Septembre verra un splendide été indien et octobre sera très doux. Les températures seront au-dessus des normales saisonnières. Je le sais parce que j'écris cette météo en novembre et que ces deux mois sont passés. C'est plus simple forcément de faire des prévisions du passé.



HOROSCOPE

Vierge : né avant le 10, vous verrez bientôt le loup. Ne perdez pas patience. Beaucoup finiront par être enceinte, beaucoup plus rare seront celles qui finiront en Sainte.

Balance : Né le 17 à 17h17, si vous vous prénommez Sabah, allez à Paris parce que « Sabah lance pas maaal à Paris, ça va mieux qu'ici. »

.....Le mot du secrétaire.....

Bien chers tous, et tout spécialement, cher Christophe, C'est l'automne. Les feuilles tombent et se ramassent à la pelle avait écrit le poète. Les jours raccourcissent et tranquillement nous allons vers la nuit de la Saint-Sylvestre qui fera le lit du destin funeste de l'année 2009. Mais nous n'en sommes pas encore là. Septembre et octobre nous ont donné encore l'occasion de nous retrouver et de faire renaître de ses cendres la Batterie du 1^{er} Grenadier à Pied, ou du moins quelques relents de ce qu'avait pu être cette formation militaire d'élite, à laquelle nous essayons de ressembler, conscients quand même que nous ne sommes tous que des musiciens. Tous ? Non ! Un petit secrétaire résiste encore et toujours à l'envahisseur... Durant ces deux mois, il y a eu l'Open Air Concert, Brienne-le-Château et d'autres prestations qui se clôturèrent, fin octobre, par notre traditionnelle assemblée générale ordinaire. C'est un moment attendu. C'est le moment des bilans de l'année écoulée, tant sur le plan humain que matériel, bilans des

prestations et des répétitions, bilan financier aussi. Car c'est bien là, le nerf de la guerre. C'est l'automne et cette humide saison étête la cime des arbres. Les feuilles tourbillonnent au vent et choient, tapissant tous les parterres des souvenirs joyeux mais moribonds de l'été. Les jours raccourcissent et les premiers frimas s'installent. Nous allons commencer à gratter nos pare-brises des premières gélées annonciatrices de l'hiver. Il nous faut courber l'échine pendant la froide saison et attendre l'avènement de temps nouveaux. La vie semble s'assoupir et se taire mais elle continue néanmoins. La vie renaîtra au printemps, vers avril, comme tous les printemps depuis la nuit des temps, depuis qu'il y a des printemps. Alors quand bien même il fait froid au dehors, quand bien même il semble faire froid dans nos cœurs, lorsque frappe la tragédie entre notre sein, nous, nous nous réchauffons au foyer de l'amitié. Ainsi c'est à l'autel d'Euterpe, de Calliope et de Clio, respectivement, les muses de la

musique, de la poésie et de l'Histoire, que nous déposons inconsciemment nos offrandes les mains jointes vers les étoiles et le regard sur nos sandales. Ainsi la vie continue et d'autres prestations seront à venir, d'autres beaux concerts plein de promesses vont voir le jour sous la houlette de José, d'Alex ou d'Alain. Nous avons encore beaucoup à faire en attendant les commémorations des tricentennaires de l'Empire. Normalement, nous devrions, l'année prochaine, déambuler dans la petite ville de Ligny en Belgique. Sous ces murs, le 16 juin 1815, fut la dernière victoire de l'Empire face aux Prussiens de Blücher, deux jours avant la terrible journée du 18 et le désastre de Waterloo qui consumma l'ambition de Napoléon 1^{er}. Personnellement, j'aimerais voir se concrétiser ce projet. D'abord parce que c'est la commémoration d'un crépuscule et ensuite, c'est parce que je serai chez moi. Campagne

.....Portrait.....

Georges MOUTON (1768 – 1838)

Georges MOUTON est né à Phalsbourg, département de la Meurthe, le 21 février 1770 au 6 de l'actuelle rue Lobau au coin de la rue Emile Erckmann. Il est le fils de monsieur Joseph Mouton, propriétaire et conseiller de l'hôtel de ville, et de Catherine Charpentier.

A l'appel de la Patrie en danger, il s'engage comme simple soldat en 1792 dans la Légion de la Meurthe, y gagne ses premiers grades de lieutenant, puis de capitaine des volontaires de la Meurthe dès novembre. Un an plus tard, il est nommé aide de camp du général Meynier à l'armée du Rhin. Il la quitte en 1795 pour servir ensuite avec Jean Championnet à l'armée d'Italie. Il y est nommé à l'état-major du général Joseph Joubert et se distingue au siège de Gênes. Il fait la campagne de 1798-99 et le 26 mai 1798, il est nommé chef de brigade (appellation révolutionnaire pour « colonel » de 1793 à 1803) à la 99^{ème} demi-brigade (idem pour « régiment ») d'infanterie de ligne.



Le 14 juillet 1799, il commande la 3^{ème} demi-brigade d'infanterie de ligne. Pour la petite Histoire, cette demi-brigade était formée des 91^{ème} et 127^{ème} demi-brigades

de bataille dont le 2^{ème} bataillon était composé des volontaires du Haut-Rhin.

Il concourt, en 1800, sous Masséna, à la défense de Gênes où il y est grièvement blessé. Le 24 septembre 1803, on remet en vigueur les anciennes appellations et Mouton devient alors colonel du 3^{ème} régiment d'infanterie de ligne.

L'Empereur le fait général de brigade le 1^{er} février 1805 et se l'attache comme aide de camp deux mois plus tard. Il le suit en Pologne, Il s'illustre à Iéna et est encore grièvement blessé à Friedland. Mouton sera nommé général de division le 5 octobre 1807.

En 1808, il se distingue de nouveau, en Espagne cette fois. Il enlève Medina de Rio Seco à la baïonnette le 14 Juillet et le 10 novembre, il contribue pour une grande part à la prise de Burgos. L'année suivante, en 1809, l'Empereur le rappelle auprès de lui et il reprend ses fonctions d'aide de camp pendant la campagne contre l'Autriche. On le voit se battre à Eckmühl, à Essling, et à Wagram, où il se signale comme à son ordinaire.

Le 21 avril 1809, il effectue à Landshut une manoeuvre sur un pont embrasé à la tête de ses grenadiers et repousse à sept reprises les assauts autrichiens. Son action emporte l'admiration de l'Empereur Napoléon 1^{er} et de toute l'armée. Le 10 mai, il s'empare glorieusement d'Essling : à la tête des fusiliers de la garde impériale, il mène une charge victorieuse à la baïonnette sur les Autrichiens. Sa conduite au feu permet de couvrir efficacement la retraite des armées françaises sur l'île Lobau. Lors de cette épisode, une balle lui a traversé une main. Cette action d'éclat, jointe à son attitude au combat de l'île de Lobau sur le Danube, lui vaut le titre de comte



de Lobau le 21 avril 1809, par Napoléon "pour avoir sept fois repoussé l'ennemi, et par là assuré la gloire de nos armes" comme le précise le décret impérial. Il devient Grand Officier de la Légion d'Honneur et inspecteur général de l'infanterie. Napoléon le charge de la révision du personnel de l'armée. Enfin il accompagne l'Empereur en Russie en 1812. En 1813, pendant la campagne de Saxe, il se distingue à Bautzem et à Culm, contribuant à ces victoires. Assiégré dans Dresde, il est fait prisonnier en novembre, après la capitulation de Gouvion-St-Cyr et est conduit en Hongrie. Il ne revient



(suite page 6)

.....Echo de Campagne.....

L'ouverture de la 19^{ème} assemblée générale ordinaire 2009

Fin octobre, le 21 exactement s'est déroulée notre traditionnelle assemblée générale ordinaire salle Napoléon à Uffholtz-la-bien-nommée. Cette année, monsieur le maire d'Uffholtz nous fit l'honneur de sa présence. Il était accompagné de son adjointe à la culture. L'assemblée générale est pour nous un grand moment que nous préparons toujours de longue date et fébrilement. Ce jour-là, nous étions donc tous sur les rangs et avons pris place dans la tribune officielle attendant l'arrivée du Président. Nous nous saluâmes les uns les autres. Il y avait là, Monsieur Stéphane RIDE, Ministre des Finances, Monsieur Bertrand LECLUSE, Ministre de l'Intérieur, Monsieur José DEPPEN, Ministre de la culture et son Secrétaire d'Etat, Monsieur Alexandre BRACH, Monsieur Thierry WALDVOGEL, Ministre des Affaires Etrangères, Madame la Ministre du logement Cynthia CAGNIART, Madame la Ministre de la Santé Christelle Vonau, Monsieur Michel GULLY Ministre de la recherche, Monsieur Eric MALIVERNEY, Ministre de l'équipement, Monsieur le Ministre des transports Christian MANG, le Secrétaire d'Etat chargé des questions de sylviculture, Dominique NIBLING ainsi que Monsieur Christophe JOLY, Secrétaire d'Etat chargés des cantines et des personnes âgées. Etaient aussi présent, Monsieur Etienne BILLE, chargé de mission, à l'étranger et Monsieur Frank DOMINGUEZ représentant les syndicats lycéens. Peu de temps après, on entendit, avant de les apercevoir, les 38 musiciens de la Garde Républicaine à cheval. Ces derniers entouraient la 2CV de notre Président. Sur nos écrans de contrôle, on pouvait le voir qui saluait la foule en délire, venue nombreuse et festive, sur ce parcours mythique de la rue Principale que nous envie le monde entier.

Cette rue Principale était balisée pour l'occasion, depuis Cernay jusqu'à Uffholtz, par 41 escadrons de gendarmerie mobile et 23 compagnies de CRS. Le trompette-major ouvrait le défilé. Il était suivi de deux timbaliers. Les commentaires des présentateurs télé allaient bon-train : « On peut voir, mesdames et messieurs, que les timbaliers ont des chevaux qui n'ont pas la même couleur que les autres musiciens. Les trois escadrons du 1^{er} régiment d'infanterie de la Garde suivent l'ensemble et forme une parade très haute en couleur, ce que l'on avait jamais vu de mémoire d'homme à Uffholtz ». « Oui d'ailleurs, mon cher Léon, on peut remarquer que la musique porte une crinière rouge alors que les cavaliers l'ont noire ! » « Et bien oui... Mais je vois à l'instant, à l'entrée de la Cour Napoléon, les militaires s'arrêter, et pendant que le régiment d'infanterie s'aligne, le Président descend de son command-car citroën et va saluer chaleureusement le général Jean-François THEVENIN DE CHAMPDRAY, responsable du dispositif, venu l'accueillir... ». Le général THEVENIN est ce que l'on appelle le « CEMA », c'est-à-dire le chef des tas de majors désarmés. Tous deux ensuite, se dirigèrent alors vers le drapeau du régiment à pied qui a rendu les honneurs dus, aux accents enlevés d'une « Marseillaise » de circonstance. Ensuite, la « Marche de Marengo » rythmait le pas de la délégation et le chef de corps du 1^{er} régiment de la garde, se présenta au Président en ces termes : « Monsieur le Président de la BGHA, les honneurs vous ont été rendus par un détachement d'infanterie de la Garde Républicaine composé de la musique, du drapeau et d'une compagnie du 1^{er} régiment, ainsi que d'une compagnie du 2^{ème} régiment, placés sous les ordres du

colonel Jean-Maurice JEHL DE GUEBWILLER HAUTRHIN.

Le Président salua et remercia comme à son habitude le colonel JEHL d'une chaude poignée de main. Ensuite, il se retira vers la tribune officielle pour rejoindre son gouvernement et ses hôtes. Je précise que le colonel Jean-Maurice JEHL DE GUEBWILLER HAUTRHIN est issu d'une très vieille famille de militaires qui a donné d'ailleurs trois maréchaux de France, neuf généraux, un tambour au 1^{er} régiment de la Vieille Garde de l'Empereur et un retraité.

Le Président Gérard WEYER salua ses hôtes municipaux par un discours mémorable. « Nous sommes heureux monsieur le maire et madame de vous recevoir ce soir, ici, nous, qui sommes ici chez nous. Nooon ! Nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a lààà des minutes, nous le sentons tous, qui dépassent chacune de nos pauvres vies... » leur avait-il lancé notamment avec un je ne sais quoi d'indéfinissable, d'inénarrable, une impression de déjà vu sur le parvis d'une autre mairie, il y a bien longtemps maintenant. Bref, ce dut être une émanation d'une autre vie, d'un autre temps, de la part de Gérard qu'on surnomme entre nous « El magnifico ».

Puis l'assemblée générale s'ouvrit comme de coutume par le passage dans le ciel d'Uffholtz de la Patrouille des Scouts de France.

Pour la petite histoire, ce jour de fête chez les grognards, l'assemblée générale ordinaire, commémore la prise de la pastille qui fut en son temps le point de départ de ce que nous sommes aujourd'hui.

Comme tous les ans, ce fut somptueux, mirifique et splendide, et comme l'ouverture de l'AGO ne figure pas au procès-verbal, j'ai voulu la relater ici.

Campagne

.....Portrait.....

Georges MOUTON (1768 – 1838)

(suite de la page 2)
 qu'en 1814, après la première abdication de Napoléon. Au retour de l'île d'Elbe, il prend le commandement de la 1^{ère} division militaire et il est fait pair de France le 20 Mars 1815. L'Empereur l'affecte à l'armée du Nord lors de la campagne de Belgique. En juin 1815, il y commande le VI^{ème} corps d'armée de l'armée du Nord avec le grade de lieutenant-général. Il se signale le 16 Juin à Ligny, puis, le 18 à la bataille du Mont-Saint-Jean, baptisée « de Waterloo » par Wellington. Il y commande l'aile droite, résistant avec 6000 hommes aux 30000 du Général Bülow. Mouton, après des prodiges de valeur et de savoir-faire militaire, en protégeant la retraite de l'armée par une défense stoïque, est fait une seconde fois prisonnier le 19 juin alors qu'il essaye de rallier les traînards. Il est alors conduit en Angleterre. Le retour définitif de Louis XVIII en 1815 l'obligera à prendre la route de l'exil et il vit en Belgique jusqu'en 1818, date à laquelle il est à nouveau autorisé à entrer en France. En 1828, il est élu député de la Meurthe, son département d'origine, et siège parmi les opposants libéraux au régime de Charles X. En 1830, après les "Trois Glorieuses" il est nommé commandant de la Garde nationale. Le 25 décembre 1831, le roi Louis-Philippe 1^{er} le fait maréchal de France et, membre du gouvernement provisoire, il reçoit le bâton de maréchal des mains du roi. Il est enfin élevé à la dignité de pair de France en 1833, date à compter de laquelle il siégera à la Chambre des pairs comme le prévoit la Charte Constitutionnelle de 1830. Le 26 décembre 1830, il est nommé commandant général de la Garde nationale de Paris.



Il conçoit, avec Gabriel Delessert, le Préfet de Police de Paris, l'ingénieuse idée d'utiliser des pompes à incendie pour repousser les émeutiers lors de l'inauguration de la statue de Napoléon place Vendôme. Tout le monde rendit hommage à son humanité, et la presse le surnomma "Le maréchal humide".

Après une vie exceptionnellement bien remplie, Georges Mouton est mort à Paris le 27 novembre 1838. Il est inhumé dans la crypte des Invalides à Paris.

Remarquons ceci quant au titre de Comte de Lobau : il était très rare que Napoléon, donnât des titres associant un nom de lieu ou de personne, c'est-à-dire dans les titres qu'il donnait en général, en dehors du cas particulier des maréchaux ayant remporté une victoire. Mais Lobau est me semble-t-il le seul titre de victoire ou rappelant un fait d'armes qui ne soit pas l'un de ceux donnés aux maréchaux.

Il est aussi le seul titre rappelant un fait d'armes en dehors des grands titres de victoire. Une autre particularité encore, est qu'il s'agit du cas unique d'un général ayant reçu de Napoléon ce qui équivaut à un titre de victoire sans être maréchal. Il devra son élévation à Louis-Philippe. Mouton de Lobau avait épousé une princesse, non de la maison d'Arenberg comme l'indiquent plusieurs sources écrites, mais la Comtesse Félicité, de la très vieille maison d'Aarberg. Son nom est gravé sur l'Arc de Triomphe de Paris. Une statue de bronze a été élevée en son honneur au centre de la place d'armes de Phalsbourg, sa ville natale.



(source : dictionnaire sur la Révolution et l'Empire, Wikipédia, Internet)

Campagne

.....Humour.....

A l'époque de Marengo, un soldat mécontent montre à Bonaparte son habit usé, dont les lambeaux le couvraient à peine, et lui en demanda un neuf avec assez d'humeur. *Un habit neuf*, répond le général, *tu n'y songes pas. On ne verrait pas tes blessures.*

(Source : Bonapartia - recueil choisi de bons mots)

.....Echo de Campagne.....

Phalsbourg 30/08/2009

Le 30 août dernier, nous avons une petite prestation à Phalsbourg en l'honneur du général MOUTON, comte de Lobau, que Louis-Philippe 1^{er} nomma maréchal de France. La ville de Phalsbourg fut créée par le comte palatin Georges-Jean de Veldenz, prince protestant, grâce à la dot de son épouse Anna-Maria, fille du roi de Suède Gustave I^{er} Vasa et en 1590, la ville fut cédée à la Lorraine. Bien plus tard, elle donna naissance au maréchal susvisé et sera le lieu de la rencontre entre les deux auteurs Émile Erckmann et Alexandre Chatrian. Ils y situèrent une partie l'aventure de leur « *Conscrit de 1813* ». Alors, c'est à l'invitation de la municipalité et de notre comité de direction que la BGHA se mit en route et vint honorer la mémoire de l'illustre enfant phalsbourgeois. Ce fut pour nous l'occasion de rencontrer de nouveau, notamment, nos amis des « grenadiers d'Île-de-France ». Jean-François était arrivé en précurseur, rejoint peu après par notre grenadier Bertrand, lequel avait amené Stéphane, notre tambour-trésorier. Peu de temps après le convoi de Martin KEN arrivait, amenant le reste de la troupe. Ensemble, nous prîmes possession d'une sorte de salle de théâtre qui nous servit de vestiaire. Rapidement, nous nous mîmes aux ordres de notre tambour-major qui, à coups de canne, nous mena sur la place sise face à la mairie, là-même où trône le monument à la mémoire du grand général, l'enfant du pays. Nous étions fier derrière notre lieutenant porte-drapeau, de jouer sous ce beau



soleil devant monsieur le maréchal Lefebvre alias monsieur Mir, lui aussi un reconstitueur faisant partie des vieux de la vieille.

Une belle cérémonie rehaussée d'un jeu de rôle sympathique, mais qui aurait pu être parfaitement authentique, entre un soldat de la Vieille Garde et monsieur le maréchal. Le tout était ponctué de nos airs martiaux et de circonstance.



La municipalité salua son fils le plus célèbre et la présence des acteurs d'un jour aux uniformes chamarrés dont les couleurs rehaussaient avec éclat la manifestation qui se déroulait au milieu d'un public fort nombreux sous ce beau soleil d'un été finissant. Puis, un apéritif vint clore les « plaidoiries » officielles avant, qu'en bon ordre, nous nous en retournâmes vers nos quartiers et l'ordinaire pour prendre une collation bien méritée.



L'après-midi, nous eûmes droit à un cours d'artillerie appliquée et donnâmes nous-même, un cours sur l'infanterie et l'école du bataillon et notamment le rôle éminent des musiques à cette époque.



De fait, nous offrîmes au public présent un aperçu thématique de notre savoir-faire. Avec quelques explications à la clé, « La grenadière », « Austerlitz », « Aux champs » et d'autres airs vinrent résonner de nouveau dans ce bout de campagne lorraine.

Puis, à titre privé, nous nous dirigeâmes vers le restaurant de monsieur Georges Schmitt, à l'enseigne « Aux soldats de l'An II » en face duquel, trônait un magnifique grenadier de pierre. Monsieur Schmitt nous avait cordialement invité et nous découvrîmes, à notre intention, deux magnifiques tables qu'il avait fait dresser. Une demi-douzaine de bouteilles d'un vin blanc fameux nous étaient servis et accompagnaient deux blocs de foie-gras maison et leur toast. Nous ne nous attendions pas à tant d'honneur et en retour, nous lui offrîmes ainsi qu'à son épouse, ce que nous avions de meilleur. Juste pour les remercier, l'un de nos plus beaux « Réveil au bivouac » vint sonner sous les fenêtres de son restaurant suivi, pour la circonstance et juste pour lui, d'un « Rigodon d'honneur » avec bien-sûr un impeccable « présentez-armes ». Ce fut un grand moment d'intimité et de fraternité gratuite.

Campagne

.....Rubrique historique.....

DES ORIGINES A LA BRIGADE DES SAPEURS-POMPIERS

(Suite du n°65)
Après l'incendie de l'Ambassade d'Autriche à Paris, un cadavre était découvert.

Ce sont les bijoux, en particulier, le diadème qui s'est incrusté dans le crâne, qui permettent de déterminer qu'il s'agit de Pauline de Schwarzenberg. Elle est morte en tentant de retrouver sa fille. La princesse de Leyen, également victime de son amour maternel, ressort grièvement brûlée. Elle décède une heure plus tard. Le général Lejeune parvient à sauver le prince Kourakine, ambassadeur de Russie, et de nombreuses femmes. Le sinistre est maîtrisé vers quatre heures du matin. Si l'on connaît aujourd'hui

qu'elles ont mal réagi. Napoléon I^{er} a ainsi réussi, grâce au contrôle de la presse, à cacher cette tragédie.



Sapeurs-pompiers 1813

les circonstances exactes du drame, la presse de l'époque le traite comme un banal fait divers. Les articles presque badins qui paraissent les 4 et 5 juillet dans *Le Moniteur universel*, *La Gazette* et le *Journal de l'Empire*, sont identiques : il s'agit d'ailleurs du même texte. S'il relate bien l'incendie - difficile à passer sous silence -, il en minimise les conséquences. Le ton de cet article "officiel" est celui d'un compte-rendu d'événement mondain, à peine troublé par un incident. On parle de bousculade et d'une chute du prince Kourakine, qui aurait trébuché. On mentionne la "disparition" de la princesse Pauline de Schwarzenberg mais l'article affirme... que "personne n'a péri". On note bien quelques "dames plus ou moins blessées" et, quelques lignes plus loin, "on craint" pour les jours de trois femmes de la noblesse. Les contradictions sont flagrantes. Si l'on déplore des victimes, il est sous-entendu que c'est parce

Il faut attendre la publication des mémoires de quelques personnalités à la fin du XIX^{ème} siècle pour que soient enfin connues les véritables circonstances de l'incendie. Toutes se recoupent et les différents détails permettent de se faire une idée plus précise de l'importance du sinistre. Le général Lejeune relate la panique et la mortelle bousculade. L'on découvre la fin horrible des femmes brûlées aux épaules et dont les chevelures se sont enflammées ; celles dont les vêtements ont pris feu et qui ont erré à moitié nues, défigurées, le corps n'étant plus qu'une plaie. Des vols ont été perpétrés sur des personnalités mortes ou gravement brûlées. Tout cela a été dissimulé au public pendant presque un siècle. La thèse de la victime unique est démentie par la relation de la duchesse d'Abrantès qui décrit l'horreur de la situation : "Le contraste était épouvantable entre les décorations brillantes du jardin, le pétilllement des flammes, les cris des mourants et le désordre inévitable d'un pareil désastre. Des familles entières restèrent dans les décombres, quelques-unes n'eurent à déplorer

que la perte d'un ou deux de leurs membres". En revanche, l'ouvrage de l'architecte Goulet, consacré aux festivités organisées à l'occasion du mariage de l'Empereur (publié en 1810), s'il contient de nombreux détails sur le faste des décors, a totalement occulté le bal de l'ambassade d'Autriche. En 1918, l'historien Léonce Grasilier révèle la censure imposée par l'Empereur. "Il est de ces choses qu'il faut, de part leur énormité, cacher et presque vouloir ignorer soi-même. C'est de bonne politique et de bonne administration. Le peuple ne doit voir que la majesté et la gloire rayonnante du trône..." Ce sont les raisons d'une telle censure qu'il faut souligner ici. La crainte de ternir les relations avec l'Autriche, ennemie de toujours, dont Napoléon I^{er} a réussi à se faire l'allié par ce mariage arrangé avec Marie-Louise, est au premier chef de ses préoccupations. Superstitieux, Napoléon craint, en outre, que cette catastrophe puisse rappeler celle du 30 mai 1770 qui avait endeuillé le mariage de Louis XVI avec une autre Autrichienne, Marie-Antoinette - lors du feu d'artifice donné en l'honneur des époux royaux, une explosion avait causé la mort de 132 personnes et blessé 43 autres.

Enfin, l'Empereur qui est à l'origine de la réorganisation du corps des gardes pompiers parisiens en 1801, ne tient pas particulièrement à faire la publicité de cet échec. De fait, rien ne met les pompiers en cause officiellement. La presse a sobrement annoncé qu' "au reste, cet événement est d'autant plus malheureux que tout secours devenait inutile, et tout était consumé avant que les pompiers aient pu agir". L'organisation des gardes-pompiers fait néanmoins l'objet d'une enquête dirigée par Montalivet, Ministre de l'Intérieur, dès le lendemain de l'incendie. Les conclusions sont effarantes. Si elles

disculpent les six hommes du détachement de l'accusation d'ébriété et d'incapacité, elles dénoncent une organisation dont les moeurs et la discipline sont relâchées.

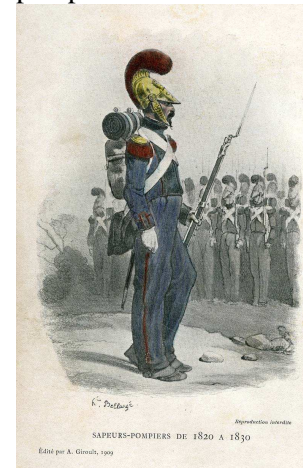


Sapeurs-pompiers 1813

Le colonel Ledoux, commandant en chef des gardes pompiers, s'est absenté de Paris sans l'autorisation du préfet de la Seine. Il avoue n'avoir pas pris la peine de se faire remplacer ni de prévenir son adjoint, le commandant Morisset. Le préfet de police Dubois, absent lui aussi ce soir-là, sera "remplacé" par le baron Pasquier dès le mois de septembre. Il va incomber à ce dernier de réorganiser le service de lutte contre l'incendie. Dans ses mémoires, il décrit un recrutement corrompu. De nombreux jeunes gens de condition aisée ne sont inscrits sur le registre du corps que pour être exemptés du service de la milice. Fort peu soucieux de s'exposer aux risques et aux fatigues du service des incendies, la plupart préfèrent payer les plus anciens, de condition modeste, pour monter les gardes à leur place. Ces derniers y trouvent leur compte mais participent à la dégradation générale du service. Rassembler ces pompiers, peu assidus et sans entraînement, nécessite deux à trois heures avant qu'ils ne soient opérationnels sur les incendies. Le préfet Dubois l'exprime en disant que "l'ancien système qui a existé jusqu'au 17 messidor an IX était préférable à l'organisation actuelle". Est-ce cette remise en cause de la réorganisation impériale qui lui a coûté sa place ou le fait qu'il n'ait rien fait pour remédier à cet état de choses ?

L'architecte Bénard, soupçonné d'avoir

construit un édifice trop fragile et d'avoir volontairement relégué les gardes-pompiers dans l'hôtel du comte Régnault de Saint-Jean d'Angély, voisin de l'ambassade, est relaxé. Le chef de corps des pompiers est mis à la retraite d'office avec pension, ainsi que l'ingénieur Six. En revanche, le sous-ingénieur Audibert, dont l'enquête révèle qu'il est absent du corps depuis trois ans, est emprisonné, destitué et licencié sans droit à pension. (En 1801, le préfet de la Seine lui avait demandé un rapport sur l'instruction à donner aux gardes-pompiers. Cette instruction, jamais mise en pratique malgré l'approbation du préfet, pourrait expliquer la sévérité de la sanction.) L'Empereur décide alors de dissoudre le corps des gardes-pompiers.



Sapeurs-pompiers 1830

Une dernière conséquence de la tragédie, la moins connue peut-être, apparaît à Rome, dans un article du *Moniteur de l'Empire* daté du 6 août 1810, consacré aux fêtes du mariage, lequel souligne que "jusqu'à nous avons manqué de pompes à incendie [...] de sorte que les immenses palais [...] pouvaient devenir la proie des flammes. Nous n'avons plus de risques à courir, la consulte extraordinaire vient d'ordonner la construction de pompes à incendie [...] et la compagnie de pompiers est formée". Il semble donc que la naissance du corps des Sapeurs-pompiers de la Capitale italienne ait la même origine que celle du bataillon parisien. Aujourd'hui, le voile posé sur le drame de l'ambassade d'Autriche peine encore à se lever. De nombreux documents reprennent la version officielle ne faisant état que de la mort de Pauline de Schwarzenberg. Le bilan de la catastrophe est une énigme. Dans une lettre à son père, Marie-Louise parle de vingt morts et d'une soixantaine de blessés. Grasilier avance au moins quatre-vingt-dix morts. Les études consacrées à l'Empire mentionnent toujours cet incendie de façon très succincte. Le signe de l'efficacité de la censure napoléonienne ?

(Source : Historia, wikipédia, BSPP)



Campagne